

Amin T. TĪBĪ, *The Tibyān : Memoirs of ʿAbdallāh b. Buluggin, Last Zirid Amīr of Granada*. Traduction avec introduction, notes et commentaires, Leyde, E.J. Brill, 1986. 17 × 25,5 cm, 291 p.

Cet ouvrage constituait à l'origine une thèse de doctorat dirigée par le regretté S.M. Stern, puis, conjointement, par MM. Jones et Latham, c'est-à-dire des spécialistes distingués de la poésie en Andalus. Le livre inclut une traduction anglaise richement annotée (p. 33-274), précédée d'une introduction historique de 29 pages. Disons-le tout de suite : cette traduction anglaise constitue le point fort de l'ouvrage; elle est écrite dans un style limpide et allie précision et exactitude (presque cent pages de notes, placées en fin d'ouvrage) à beaucoup d'élégance et se laisse lire très agréablement. Malgré les difficultés objectives d'un texte plein d'hispanismes, la traduction de A.T. est à la hauteur de l'original.

A.T. a délibérément choisi de donner à son introduction un caractère strictement historique; six pages retracent à grands traits les événements qui ont abouti à la fin du X^e s. au dépècement du califat centralisateur de Cordoue et à l'avènement du régime des *Reyes de taifas*; il y démontre que l'installation des Zirides avec Zāwī b. Zīrī, l'aïeul de ʿAbdallāh b. Buluggin à Cordoue, eut lieu sous al-Manṣūr b. Abī ʿĀmir; elle est donc antérieure aux événements sanglants de la fin du régime umayyade.

L'étude détaillée de l'histoire de la dynastie ziride à Grenade est précédée d'un exposé sur les sources de l'ouvrage et son style. L'analyse linguistique demanderait à être plus approfondie : citer les hispanismes, c'est bien; mais expliquer l'usage de l'arabe moyen dans les autobiographies, c'est mieux. La voie, ici, a déjà été tracée par feu Israël Chen (« Usama b. Munqid's Memoirs : Some Further Light on Muslim Middle Arabic », *Journal of Semitic Studies* XVII, 1972, p. 79-96 et XVIII, 1, 1973, p. 66-97). Enfin, on suit volontiers A.T. quand il voit dans le *Tibyān* un témoignage direct et une présentation, unique peut-être, du point de vue berbère. Nous savons, en effet, que les livres d'histoire dans l'Andalus, depuis Marwān b. Ḥayyān (m. 496/1076), ont tous exposé le point de vue des *Ahl al-Andalus*. Il convient de mentionner, ici, une lacune : les pages toujours actuelles d'Henri Pérès sur la question ne sont pas citées. Revenons à l'essentiel; la plus grande partie de l'introduction (p. 12-23) procède à une confrontation entre les propos du prince et le point de vue des autres sources sur le rôle joué par les dirigeants zirides les plus importants. Ce sont là de belles pages.

À notre sens, l'ouvrage d'A.T. constitue le cas type d'une occasion manquée. Étudier des mémoires sans dire un seul mot du genre littéraire de l'autobiographie paraît être un tour de force peu commun. Il est hors de question de combler cette lacune dans le cadre d'une recension; deux courtes remarques s'imposent cependant :

1. Les premières bases pour mener une telle étude ont été jetées par Rosenthal, Chaddadi, Miquel et Sellheim. Une monographie qui étudierait systématiquement cet aspect à l'époque classique s'impose.

2. Deux aspects constitutifs de l'autobiographie ont été parfaitement remplis par le *Tibyān* :

— Une suffisance personnelle qui frise l'égoïsme transparaît dans chaque page. Tout s'organise et gravite autour de la personne de l'auteur (v. *Tibyān*, p. 94, 114, 133, 202, 299;

sa bravoure inégalée, sa résistance, son éducation, sa mère, ses sœurs, ses filles). Il ne nous fait grâce d'aucun détail. C'est là chose habituelle dans les mémoires. En effet, seule une personne présomptueuse, mais aussi possédant au plus haut degré une assurance inébranlable, nous entretient d'elle-même. Elle est persuadée que c'est là la chose la plus intéressante pour le genre humain.

— Une apologétique de soi-même semble être le but de toute autobiographie. L'auteur y trace un auto-portrait très flatteur de sa personne et de ses actes. 'Abdallāh b. Buluggin ne se comporte pas autrement. C'est ainsi qu'il se serait gardé de succomber aux plaisirs généreusement proposés par son vizir (*ibid.*, p. 202); il aurait été la bravoure personnifiée (p. 99; cf. les affirmations contraires d'Ibn al-Ḥaṭīb, *al-Iḥāṭa* III, p. 81).

Albert ARAZI

(Université hébraïque de Jérusalem)

Patrice COUSSONNET, *Pensée mythique, idéologie et aspirations sociales dans un conte des Mille et une Nuits*. I.F.A.O., Supplément aux Annales islamologiques, cahier n° 13, 1989. 69 p. + planches.

Il s'agit de l'histoire du grand marchand Alī du Caire, fils de Ḥasan le joaillier de Bagdad : préface (p. 1-8), traduction (p. 10-29), essai d'analyse et d'interprétation (p. 33-56), bibliographie (p. 57-60), index (p. 61-65). La traduction faite d'après les versions de Habicht et Boulaq-Macnaghten — choix sur lequel P. Coussonnet se justifie — est claire, élégante et précise. L'analyse touche successivement à l'espace, ou plutôt aux espaces, avec insistance pertinente sur ceux qui composent la maison, unité essentielle. On passe ensuite au cadre historique, plus précisément pré-ottoman, avec accent particulier sur la caste militaire et l'aristocratie marchande. Point de détail : l'investigation historique des contes est si ardue que l'on ne peut être que très prudent en la matière; faut-il parler, en l'occurrence, de rédaction (p. 40) ou de mise par écrit définitive?

P. Coussonnet passe ensuite à l'examen des significations, et d'abord des motivations. Histoire non pas morale, à proprement parler, mais religieuse, encore que la distinction ne soit pas toujours très précise (cf. ce qu'en dit l'auteur lui-même, p. 46). Telle est, du moins, la première partie du conte, qu'un second auteur, peut-être, relance de façon plus mythique, du côté de Bagdad : occasion, pour P. Coussonnet, d'étudier le parcours initiatique du héros. Suit une analyse fort judicieuse de la conception du pouvoir à l'époque mamelouke et des précautions que prend le conteur, par le détour de l'imaginaire, pour proposer un modèle de société idéale en totale opposition au spectacle offert par le pouvoir réel. Au total, une analyse bien menée, même si elle s'est voulue limitée, dans le principe, à quelques aspects plus particulièrement significatifs. De quoi nous faire regretter, en tout cas, la perte de Patrice Coussonnet. Et l'on ne parle ici que de science.

André MIQUEL

(Collège de France, Paris)